



UNE VIE
pour LA
MIENNE

UN ROMAN DE
LAURENT GRIMA

Laurent Grima

Une vie pour la mienne

© Laurent Grima, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1724-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Il y a des choses qui restent secrètes, privées.
Des émotions qui ne se divulguent pas, et qui s'enfoncent
dans la mémoire. Un jour, je les invoquerai et elles
sortiront, intactes – elles me redonneront mes quinze ans.*

Blog – Philippe Blondel

1

*Je suis né dans une petite ville
Et je vis dans une petite ville
Je mourrai probablement dans une petite ville...*

Small town – John Cougar Mellencamp

Je n'ai jamais vraiment su derrière quoi je courais. Cela faisait plus d'un an pourtant que je m'adonnais quotidiennement à la pratique du jogging. Le petit parc Belliot, près de la rivière, le seul vrai havre de paix de la ville, m'avait pris par la main un soir d'avril où par hasard le soleil brillait. Il m'a appelé comme ça et j'ai dit oui. Depuis, nous nous donnions rendez-vous tous les matins à l'aube, qu'il fasse beau... ou qu'il pleuve, le plus souvent !

Quand on court, le plus dur, c'est toujours le premier kilomètre. C'est un mal nécessaire. Un temps où se dénouent douloureusement les muscles, où une respiration abrasive jouit pleinement de son emprise avant l'émergence d'un souffle nouveau, où les endorphines sont encore en sommeil. Et puis sans lui, par définition, pas de deuxième kilomètre, ni de troisième, ni tous les autres !

Ce n'est pas comme si je courais un marathon à chacune de mes sorties ! Je suis très loin d'être un athlète. Je me contente d'une dizaine de bornes quotidiennes, juste avant de partir travailler. Le soir, je ne suis bon qu'à m'écrouler sur mon canapé qui grince, à fumer des cigarettes ! Le matin est fait pour moi, d'autant plus que je dors peu. Et puis cela permet aussi d'éliminer mes excès en nicotine de la veille. Je crois d'ailleurs que je fume trop !

J'apprécie le soleil naissant, quand les faibles rayons se glissent entre les branches des arbres comme des marque-pages et n'éclairent presque que l'essentiel : la portion de sentier devant moi. Je cours sans but. Sans objectif

précis, pas même chronométrique. Je cours, c'est tout ! Quelques mètres, quelques mètres de plus, puis quelques mètres encore ! Bien sûr, si j'arrive à tenir régulièrement une bonne cadence, je me laisserai peut-être tenter un jour par le semi-marathon local qui fait la gloire des bons athlètes de la région. Mais ce serait davantage par devoir que par envie. Je ne suis pas un compétiteur. Je ne cours pas pour la gagne.

À l'instant précis où tout a débuté, le parc était encore vide. C'était mon jardin, le seul espace au monde où j'éprouvais une forme de liberté. J'étais contenu par cette immensité. Me sentir grain de sable insignifiant dans ce « tout » verdoyant m'apaisait ! Dans quelques heures, il allait être comme les autres jours de beau temps le théâtre de balades en famille, de rendez-vous amoureux, de sorties scolaires ou d'écoles buissonnières, puis un peu plus tard, de boules qui tombent trop proche ou trop loin dans une bordée d'injures fleuries... Mais tout cela n'existait pas à cette heure où la petite musique douce et répétitive de la vie des hommes se tapissait encore. Un film que l'on connaît par cœur mais qu'on se plaît sans cesse à redécouvrir.

Mon souffle commençait à peine à être fluide, mes muscles se déliaient. Mes foulées progressivement s'allongeaient. J'avais enfin passé le cap. Plus la distance entre chacun de mes appuis augmentait et se stabilisait et plus je lâchais prise dans une forme de renoncement à tout ce qui faisait frein en moi. Une caravane bien chargée. La course était venue lorsque sur un accès de colère, courir était devenu la seule réponse possible. En tous cas, la plus efficace ! Plus productive encore que les séances de thérapie que je m'infligeais depuis près de deux ans et dont rien ne ressortait vraiment. Au fond de moi depuis longtemps, je sentais qu'une boule de violence s'était logée. Une petite tumeur qui me gouvernait et dont il était impossible de me débarrasser. Un mal qui venait entraver une humeur rendue instable et probablement un peu de ma façon de vivre avec les autres.

C'était quoi le meilleur traitement contre ça à part courir ?

J'avais fait des efforts pourtant. Mais tout me ramenait à ce feu qui me consumait de l'intérieur et m'empêchait de m'envoler. De toute façon, je n'avais pas de grands rêves. Pas même de rêve tout court. Je m'étais résigné à habiter le monde de façon modeste, en sachant que je ne pouvais pas vraiment me permettre d'être ambitieux. J'étais né sans aile. Un Français moyen de taille moyenne et d'intelligence normale, sans talent particulier, pas même pour le bonheur ! Mon horizon se limitait aux murs ternes de ma ville où même les platanes portaient des cicatrices et où le ciel était rarement bleu.

Je n'étais presque jamais allé au-delà de ses frontières et comme on s'habitue à tout, il arrivait parfois que je trouve cet enchaînement de béton esthétique. Je n'avais rien connu d'autre. À vrai dire, je n'avais surtout jamais su m'évader ne serait-ce que de quelques kilomètres de cette prison trop pauvre pour être dorée. Une angoisse primale, viscérale m'en empêchait. J'avais peur du risque, du dehors, de cet inconnu chez qui tout arrive et où pour quelques grammes de plaisir, un monstre pouvait m'avalier comme dans une fable. Ma petite ville triste et froide me lestait les pieds et muselait mon audace et mes choix. Elle me gardait sous son emprise confortable, presque bienveillante.

Ces murs et le ciel gris avaient donc été les témoins de mes premiers cris et de mes premiers pas, de mes chutes de vélo, de mes rires et de mes larmes comme de mes joies et de mes drames, de mes jeux, de mes bêtises aussi, petites ou grosses - les deux catégories étant bien représentées - de mes rares amourettes et des ruptures qui suivaient... Ils étaient enfin derrière moi quand je butais sur mes devoirs, tous mes devoirs, à commencer par ceux de monsieur Lessage, mon professeur de mathématiques et ses cours lénifiants. Ils étaient là toujours à l'obtention de mon seul diplôme, un CAP de mécanique.

Ma ville, cela faisait presque trente ans qu'elle me voyait là, à essayer de tenir ma petite place dans un monde bien trop grand. Mais moi je ne tenais rien. J'essayais juste de ne pas tomber !

Pour autant, je n'avais jamais ressenti de véritable sentiment d'appartenance.

J'aurais pu sans aucun doute naître et vivre ailleurs sans que je n'en sois réellement affecté. On ne choisit pas. On ne choisit jamais. Que l'on soit couvert d'or ou que l'on vive sous un toit de carton, il convient seulement de prendre acte et de faire au mieux. De faire « avec », même si dans le second cas, c'était bien plus difficile et beaucoup moins exaltant. J'ai toujours fait avec, sans me plaindre, ni me rebeller vraiment. Un bon mouton comme les aiment ceux qui détiennent les pouvoirs. Il n'y avait que la course pour me donner l'impression de maîtriser un peu les choses qui me concernaient. Ce parcours végétal, toujours le même, était l'unique élément du destin sur lequel j'avais une prise. Jusque-là...

Voilà pourquoi peut-être je courais. Courir était devenu pour moi le seul moyen d'avancer. D'avancer quand même !

Une chaleur pâle venait à peine de s'installer. J'étais bien sur ma planète. Peut-être trop bien rétrospectivement. Suffisamment en tout cas pour ne pas tenir compte du craquement sinistre au-dessus de moi alors que je plongeai dans une longue ligne droite bordée de chênes...

Le ciel n'allait pas tarder à me tomber sur la tête. Et dans cette collision, c'est toute ma vie qui s'apprêtait à changer !

Il y a quelque chose qui cloche !

Maman me promène par la main pour aller faire quelques courses. Ce matin, elle a prévu d'acheter comme tous les mercredis un poulet rôti à la boucherie à côté de l'église. Un beau poulet bien doré à la peau croustillante. J'adore quand elle me prépare ça avec des pommes de terre fondantes. C'est ma petite gourmandise du milieu de semaine. Notre secret lorsque papa ne rentre pas manger avec nous.

Si le menu est bien comme d'habitude, c'est un autre truc qui ne va pas, mais je ne sais pas vraiment dire quoi. Maman est toujours la plus belle. En plus aujourd'hui, elle a mis sa robe à fleurs rouge et blanche. J'adore quand elle porte cette robe. Je suis encore plus fier de marcher à ses côtés. Et puis c'est comme si elle avait mis aussi du maquillage invisible sur son visage. Une crème qui n'existe pas vraiment mais qui rend encore plus rayonnante. C'est simple : maman brille comme un soleil. Un soleil qui répond à la jolie lumière du printemps qui nous enveloppe.

Un léger souffle de vent fait voler sa robe et plaque le tissu fleuri sur son ventre. Et c'est là que je comprends ce qui ne va pas. Maman a grossi. Attention, elle n'est pas en train de se transformer en hippopotame comme dans le livre que j'ai emprunté à la bibliothèque la semaine dernière, mais ce petit ventre arrondi, c'est bien la première fois que je l'observe sur elle. Pourtant elle ne mange pas plus que d'habitude. Au contraire, j'ai même l'impression qu'elle mange beaucoup moins ces derniers temps, comme lorsque l'on s'est trop goinfré de sucreries. Une crise de foie, ça ne fait pas grossir pourtant ?

Maman se retourne vers moi et me regarde la fixer. Elle me sourit de son plus grand sourire. Et là, je me dis que c'est sûr, ce qui se passe est vraiment bizarre.

Les gens malades ne sourient pas comme ça !

2

*Et si seulement je pouvais
Je ferais un marché avec Dieu*
Running up that hill – Kate Bush

Quelque chose de grave venait de se passer. J'en étais certain. Le sentiment me prit au moment où je rouvris subitement les yeux, aveuglé par la lumière.

Je ne comprenais rien. Seulement la gravité de cet instant que j'étais incapable d'expliquer. Comme drogué à mon insu, je me retrouvais partagé entre une profonde torpeur et un état de panique dont la rumeur grouillait tout au fond de moi et renforçait les battements de mon cœur. Enfin, ça, c'était l'idée que je me faisais de la panique. Les sensations que je conservais encore en mémoire. Car à vrai dire, je ne sentais plus mon cœur battre. Plus du tout !

La peur gagna brusquement du terrain. J'avais envie de fuir mais tout mon corps restait immobile, gravé dans ce décor encore flou dans lequel je me trouvais.

C'est alors que je le vis juste au-dessus de moi, à m'observer.

L'homme mutique était sans âge. Je m'attardai d'abord sur son teint diaphane et sa peau glabre privée de ride. Puis je levai encore les yeux et pris la mesure de son regard et du sourire qu'il m'adressait. Discret mais bienveillant. Son charisme irradiant acheva de me fixer un peu plus à mon siège.

Vêtu d'un costume blanc impeccablement coupé, l'homme silencieux accueillait la lumière albe dans un halo d'une pureté saisissante. L'image probablement d'un ange vêtu des appareils d'une victime de la mode et dépourvu de ses ailes. Voir cet inconnu me remplissait d'une chaleur réconfortante mais